

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Nouvelles de France. Deutsche Ausgabe. 1947-1948 1947

(11.5.1947) Supplement Hebdomadaire

Nouvelles de France

Dimanche
11
Mai
1947

IMAGES VIVANTES des châteaux disparus

M. PHILIPPE DE COSSE BRISSAC vient de consacrer aux Châteaux de France disparus un fort beau volume qui évoque la mélancolie des vieilles choses dont l'image s'estompe dans le recul des temps.

On estime que deux tiers des monuments élevés sur le sol de France au cours des dix derniers siècles ont été détruits. De la plupart des abbayes, châteaux et maisons de campagne qui couvraient encore le pays à la fin du dix-huitième siècle, la trace même a disparu. L'inventaire n'en peut être dressé, les grands féodaux ayant négligé la précaution qu'a prise le duc Jean de Berry, qui fit minutieusement représenter, dans son célèbre Livre d'Heures, la série complète de ses châteaux.

C'est à recueillir quelques témoins majeurs de cet illustre passé que s'attache M. de Cosse Brissac au cours d'un pèlerinage qui le conduit à travers les sites classiques de la terre de France, où des ruines étonnantes attestent le génie des vieux architectes quand l'occasion leur était donnée d'animer un décor naturel.

Devant ces ruines on songe au vers de Théodore de Bèze, le grand écrivain protestant du seizième siècle :

Tu vois un rien, mais bien dire je t'ose
Que ce rien fut jadis une grande chose.

Si les grands arbres attirent la foudre, les forteresses féodales ont, d'âge en âge, attiré sur elles les foudres vengeresses de la monarchie absolue et le tir d'artillerie des envahisseurs.

par Albert Mousset

elle a été la destinée du château de Coucy qui fut, au moyen âge, aussi célèbre par la puissance de ses seigneurs, époux des rois, que par la majesté de ses trois enceintes et de ses vingt-huit tours. Mazarin, ayant décidé d'abattre ce témoin de l'orgueil seigneurial, fit sauter le château à coups de mines. Mais les explosifs accumulés dans les caves de l'édifice s'en écartèrent qu'une partie : ils ébranlèrent trois tours dans l'énorme donjon de soixante mètres de haut qui dominait ce massif fortifié, sans réussir à le jeter bas.

En 1692, un tremblement de terre secoua toute la région mais ne parvint pas davantage à ruiner le donjon. Il se devait succomber qu'au cours de la précédente guerre ; les Allemands, avant d'évacuer la position qu'ils s'y étaient ménagée, employèrent pour le détruire vingt-huit mille kilos d'explosifs. Nous avons là un témoignage démonstratif de la robustesse des forteresses d'antan.

La terrasse de Meudon, d'où la vue s'étend sur tout Paris, servait jadis de soubassement à un palais qui devait être la résidence du prince impérial, fils de Napoléon Ier. Il fut incendié, en 1870, par les Allemands ; seuls ses communs témoignent aujourd'hui de l'ampleur de ses dimensions, mais une partie de ses murs ont été utilisés pour la construction d'un observatoire.

A Saint-Cloud, Mansart avait élevé une splendide résidence, où Marie-Antoinette vint se reposer de la vie bruyante de Versailles et où les derniers Bourbons, puis Louis-Philippe et Napoléon III donnèrent des fêtes inoubliables. Ce furent encore les Allemands qui l'incendièrent ; les matériaux du château furent vendus et — destinée bien imprévue — le fronton qui en surmontait la façade échoua sur les bords de la mer Noire, où il orna la résidence des anciens rois de Bulgarie, à Ruzinograd.

Le passé est un relief qui s'efface ; c'est la définition qui vient à l'esprit du promeneur devant les terrasses informes et les fontaines indisciplinées de l'ancien domaine de Marly.

L'ombre de Louis XIV hante ce site mélancolique, où la nature a repris ses droits sur le génie de l'homme. Par des rectifications d'allées et un réaménagement sommaire du terrain, destiné à rendre sensibles à l'œil les plans et profils de l'ancienne résidence royale, l'administration des Beaux-Arts a ébauché, non une reconstitution, mais une évocation de l'œuvre de Mansart. Les pièces d'eau ont été rétablies, les fontaines réajustées ; Marly est redevenu une résidence du président de la République qui est, d'ailleurs, bien loin d'y retrouver le confort dont y jouissait le Roi Soleil.

C'est en Touraine que les châteaux de France se sont le mieux défendus ; loin des guerres et des révolutions, ils ont pour la plupart échappé au vandalisme des hommes. Mais les vicissitudes de la propriété immobilière ont entraîné, là aussi, d'irréparables ruines. Le célèbre château de Choiseul, à Chanteloup, avait réuni, à la fin du dix-huitième siècle, autour du ministre exilé, les plus grands esprits de l'époque.

SUITE EN PAGE 2

MALTE

DEMANDE A L'ANGLETERRE

le statut de dominion

MALTE est en querelle avec la Grande-Bretagne. Si l'on en parle peu c'est que les Maltais sont gens qui ont remplacé depuis longtemps la violence par l'obstination et que leur fierté importante durant la guerre, est aujourd'hui hors des grandes voies de communications telles qu'on les pratique dans la paix. Ils sont isolés du monde et ils ont le sentiment qu'on les a oubliés.

Au cours de ses relations avec l'Angleterre, cette colonie de la Couronne s'est vue offrir plusieurs Constitutions ; aucune n'a eu la vie très longue, ce qui n'avait jamais eu jusqu'ici beaucoup d'importance. Les Maltais vous montrent au fronton d'un ancien palais des Chevaliers l'inscription rappelant que les Anglais se sont installés dans l'île après Napoléon, non par droit de conquête, mais « avec le consentement de l'Europe et par la volonté de Malte ». Cette affirmation gravée dans la pierre suffisait à la plupart d'entre eux.

Mais la guerre a fait naître un esprit nouveau. Sous les bombardements, les Maltais ont pris, plus que jamais, conscience de leur personnalité et ils estiment qu'il est aujourd'hui grand temps de leur accorder le « self-government » que Londres leur fait attendre depuis 40 ans. Il n'y a pas d'hostilité envers la Grande-Bretagne, où alors elles est très prudente, mais plutôt de la mauvaise humeur qui s'exerce principalement contre les fonctionnaires de la Couronne qui, disent les Maltais, « coûtent fort cher et ne servent à rien ». On leur reproche plus vivement encore de ne pas être loin de considérer les Maltais comme des « natives ». Aussi peut-on dire que le problème des relations entre Malte et Londres serait déjà à moitié résolu s'il échappait aux fonctionnaires du Colonial Office, Des Anglais d'Angleterre, depuis longtemps établis dans l'île, sont de cet avis.

Mais l'esprit pointilleux que les Maltais apportent à critiquer le moindre geste des fonctionnaires de Sa Majesté les mène quelquefois à de curieuses conclusions. C'est ainsi qu'un journal dirigé par un gouverneur d'avoir dilapidé l'argent de l'île dans un procès qui s'est terminé par l'acquiescement

des dix-sept accusés : « Pourquoi un procès coûteux, puisque les Maltais étaient innocents ? ». En oubliant seulement que le procès était nécessaire pour donner force légale à cette innocence.

MALTE ET L'ITALIE

Les choses ont commencé pour Malte le 16 janvier 1941, le jour où 250 bombardiers allemands vinrent poursuivre dans le port le porte-avions « Illustrious » qui, endommagé au cours d'une attaque en mer, venait d'y entrer quelques heures auparavant. Le Luftwaffe, qui était installée en Sicile, revint trois jours plus tard. Il y eut 300 morts ; les raids ne cessèrent qu'en novembre 1942, avec le débarquement en Afrique du Nord. Entre temps, il y avait eu 3.000 alertes dont une dura 11 heures 40, 800 bombardements importants, 2.000 maisons détruites, 2.000 morts. Si le nombre des victimes fut peu élevé, comparé à celui des maisons détruites, c'est que les habitants de l'île prirent l'habitude de vivre sous le roc, à quinze ou vingt mètres de profondeur.

Mais à côté des bombardements il y eut la faim ; navires et avions ennemis maintenaient le blocus de l'île et cela dura jusqu'en 1944. On arriva au début de 1943 à ne distribuer dans les cuisines qu'une demi-sardine par repas. Le pire jour fut probablement le 10 juin 1942, deux ans, jour pour jour, après l'entrée en guerre de l'Italie. Deux convois furent pris à parti par la flotte italienne et la Luftwaffe. A l'époque, toute l'aviation anglaise s'était portée sur la Libye pour empêcher Rommel d'arriver à El Alamein. Le premier des deux convois destinés à ravitailler Malte qui envoyait S.O.S. sur S.O.S., venait de l'est ; toutes munitions épuisées, il dut battre en retraite vers Alexandrie, du convoi parti de Gibraltar, deux cargos seulement entrèrent à La Valette. Des munitions furent alors amenées dans l'île par sous-marins. Ce ne fut que deux mois après que cinq navires d'un convoi de quatorze purent forcer le blocus.

Jamaï les Allemands ne tentèrent

de rééditer sur Malte leur offensive de Crète ; c'était ce que la population de Malte redoutait le plus et l'île ne pouvait tenir devant une invasion qu'une quinzaine de jours au maximum. Durant toute la guerre les Allemands laissèrent les sous-marins allés opérer depuis Malte et c'est d'autant plus surprenant que ces sous-marins, coulant tout ce qui était envoyé à Rommel, furent les artisans essentiels de l'effondrement final de l'Afrika Korps.

MALTE DANS LA GUERRE

En reconnaissance de ses mérites, l'île se vit décerner, en pleine guerre, le George Cross et il n'est pas dans l'intention du gouvernement anglais de nier aux Maltais le droit à une Constitution. Il n'entend pas davantage se soustraire aux frais de reconstruction de l'île. Du projet de Constitution, on sait qu'il laissera aux Maltais la gestion des affaires intérieures de l'île tandis que la Grande-Bretagne continuera d'assurer la défense de Malte et ses relations avec l'extérieur.

Beaucoup de Maltais estiment que les propositions de Londres ne sont pas suffisantes et que Malte a gagné dans cette guerre ses galons de Dominion. L'un des promoteurs de cette idée est Enrico Mizzi, le même qui tendit avant la guerre une oreille favorable aux sollicitations de Rome et que, par prudence, les Anglais exilèrent en Ouganda, de 1940 à 1945.

Il s'en est fallu de peu qu'Enrico Mizzi soit un Quisling par amour de la culture italienne. Aujourd'hui encore, tandis qu'il réclame que Malte soit érigée en Dominion, il lutte pour que la Constitution reconnaisse la langue italienne comme officielle, à égalité avec l'anglais et le maltais. Pour lui, la fidélité à la culture italienne est une défense contre les intentions qu'il prête aux Anglais. « Le gouvernement britannique, dit-il, en nous refusant l'usage officiel de l'italien cherche à nous éloigner de l'Europe à laquelle nous appartenons et à nous abaisser au niveau d'un peuple levantino-africain que nous ne sommes pas ; il ambitionne de pouvoir nous traiter, de ce fait, en peuple de rang inférieur ».

Il est certain que les Maltais se sont tournés vers la culture italienne tout près de la langue. Les spécialistes en phénicien, chaldéen, babylonien, hébreu, arabe sont ici à leur affaire. Le Maltais quand il n'est pas descendant d'Anglais, n'est pas plus Italien qu'il n'est Arabe, Espagnol ou Normand et pourtant il est tout cela à la fois.

Le langage de l'île est une boîte à surprises. On y trouve des mots italiens, ce qui donne raison à En-

rico Mizzi, mais aussi des mots français. On dit dans l'île « bonjour », « bonsoir », « aletta » qui est évidemment une déformation du mot français assiette sans qu'on puisse prétendre pour cela que Malte appartient à la Gaule. On trouve aussi des mots anglais qui sont entrés dans le langage courant depuis l'installation des ateliers de l'Amirauté.

L'influence culturelle de l'Italie avait tellement grandi que les Anglais prirent peur et qu'en 1933 d'abord, puis en 1938 définitivement ils ont rayé l'Italien des écoles et des tribunaux, ne laissant à l'île que deux langues officielles, l'anglais et le maltais.

Pierre ARTIGUE

SUITE EN PAGE 2

POUR SERVIR AU RAPPROCHEMENT INTERNATIONAL

Le Comité d'accueil de France que préside l'Amiral Lacaze, de l'Académie française, est de formation récente. Il fait déjà preuve d'une étonnante activité.

Placé sous le patronage des plus grands représentants de la pensée française, il s'est donné pour but de recevoir les personnalités étrangères de marque, qui lui sont signalées par le ministre des Affaires étrangères, les ambassadeurs, les légations et les consulats, de les guider, de les aider à remplir les missions qu'elles se sont assignées, et aussi de leur faire profiter des mille ressources touristiques, gastronomiques, artistiques, que peut offrir le beau pays de France.

— En permettant aux élites de France et de l'étranger de se mieux connaître, nous dit fort justement M. Raymond Rodet, délégué général de ce nouvel organisme, le Comité d'accueil de France, servira utilement la cause du rapprochement international et permettra aux divers pays de se mieux comprendre. Dans sa sphère, il apportera un heureux complément au mouvement si nécessaire de l'U.N.E.S.C.O.

— Pouvez-vous nous dire, demandons-nous à M. Rodet, quelle est, à cet égard, votre ligne de conduite ?

— En principe, nous faisons l'impossible pour donner satisfaction aux visiteurs qui nous sont recommandés. Vient-il-il pour traiter une affaire commerciale, par exemple ? Nous les mettons en rapport avec le président de la chambre syndicale de la production qui les intéresse.

Roger DUCRET,

SUITE EN PAGE 2

Le langage des murs de Paris

Le flâneur qui, de la pointe de l'île Saint-Louis, regarde couler entre les traces noires des ormes, l'eau couleur d'absinthe ou de miris, sent sa rêverie s'enlancer doucement dans le temps, jusqu'à l'époque où, sur les bords des sept bras de la Seine, s'élevaient les halles et les chaumières de bois de l'antique Lutèce.

A ces citernes primitives, les Romains bâtisseurs substituèrent les précieuses pierres dont nous n'avons que des souvenirs fragmentés. Puis le moyen âge édifia les murailles de ses remparts et de ses églises, et, peu à peu, la civilisation monta des pentes de ces terres d'alluvion jusqu'aux formes actuelles, baignées d'eau dirigée le long des quais les plus gracieux du monde.

Dès le XV^e siècle, s'éleva une ceinture de hautes maisons serrées, face à l'apollon ou face au midi, dont la palme des murs s'assombrit ou s'éclaircit. Ces entassements cités, ces bastilles, dont les appuis et les balcons sont de délicates arabesques sculptées, ces porches de bois, dont certains chantiers ont défait les attaques des hommes et des années, ces médaillons et ces plaques où des Dieux, des Poèmes s'allongent, appuyés sur des arcs ou des cornes d'abondance, quelles méditations ils tiennent autour de ces beaux noms français si faciles à prononcer : Choisy, Béthune, Gamberville...

Les hauts murs de l'hôtel Lambert, tapissés de lierre, et l'hôtel de Launay, dont les guillemets dardent l'indigent les deux étages de proportions parfaites, évoquent une histoire si poétique qu'on s'y peut qu'on ajoute, Tours de Notre-Dame, où tant de « Te Deum » et de « De Profundis » nous croquent de glorieux souvenirs ; les murs antiques les apothéoses comme ceux d'un face existent la souffrance et la mort. Mais entre eux, au centre de la place, les quatre points cardinaux vers lesquels s'élançait le kilomètre stérile, ont une façon de surprendre au delà des encastes, l'invitation au voyage...

Murs des églises, des prisons, des hôpitaux, que de larmes, de sang et de poignes apportent leurs souvenirs les-

ribés, à la couleur indifférente et parfois si belle. A la Conciergerie agonise celle qui fut la radiance bruyante des roses Trianon, et toute la révolution monte en charrette derrière elle. Murs de Louvre, aussi fiers de conserver des chats-d'œuvre que l'ombre des rois ! Murs lugubres de la Salpêtrière d'un sergent, par-dessus le linceul gris, le regard rampeusement de la loi de Gérinault... Mais le cloître du Port-Royal, où chaque jour la vie se perpétue, nous arrête comme une promesse radieuse. Au pied des maisons basses à mansardes arabisées, où vécut le Arnaud, la terre italichement remuée délivre les jacinthes, les bulbes jaunes des iris et les roses près d'éclater. Que de robes blanches ont frôlé les parois de ce petit cloître. Contrastes de Paris où l'actuel se marie à la vénalité...

Ces murs des deux rives, des halles, des montagnes, des plaines parisiennes, ces murs perpétuellement en geste d'histoire, de découvertes, d'évolutions sociales, que n'ont-ils vus ! Défilés, levées en masses, proclamations de tous les régimes, affiches, arcanes, panoptiques, petites feuilles si buchevantes de la mobilisation générale, plaques de la Libération... La paix y a laissé à son tour ses inscriptions : reconnaissance de la nation à ceux qui ont embelli ou protégé sa vie. Tous ceux qui ont donné quelque chose au pays, se fit-ce qu'un pain, ont leur souvenir inscrit au-dessus des porches. Près de la « rue dans cette maison », on sait qu'il y a le « café... » dans une taberna provisoire.

Ainsi les murs de la capitale semblent se prolonger pour entourer jusqu'aux frontières tous les enfants de France. Ils sont accueillants ; quelquefois des fontaines y jaillissent par où s'échappent des sources anciennes, ou des monuments s'y adossent dont ils supportent la médiocrité ; car, lui de leur vétusté, ils acceptent tout, même l'espérance de ces « gratifiés », qui provoquent dans la bouche du voyageur l'instinct, à son retour, ce mot indigne et amoral : « Tiens, nous sommes en France ! »

André BEUCLER

SUITE EN PAGE 2



Le quai d'Orléans dans l'île Saint-Louis

MALTE

DEMANDE A L'ANGLETERRE LE STATUT DE DOMINION

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

LES L'homme qui, sur le plan pratique, a travaillé le plus pour le rattachement de Malte à l'Italie est un Maltais, Carlo Mallia, qui prit la nationalité italienne quelques jours seulement avant le 10 juin 1940 ; il entreprit immédiatement de convaincre les étudiants maltais, assez nombreux dans les universités d'Italie, de la nécessité d'échanger leur passeport britannique contre la nationalité italienne.

Pourant si l'île avait été envahie, Mallia n'eût pas été le « Quisling de service » ; de son propre aveu, ses faits et gestes étaient surveillés par un autre transfuge de mère italienne, Sciochano Sorgo, qui était attaché au cabinet du ministre Favolini.

Aujourd'hui, la police anglaise recherche Mallia que l'on savait caché en Italie ; quant à Sciochano Sorgo, il s'est réfugié en Suisse. De ceux qui se laisserent séduire, dix-sept furent arrêtés et envoyés à Malte pour y être jugés. Les preuves de culpabilité furent-elles insuffisantes ? Les Maltais voudraient-ils donner une leçon aux Anglais ? Parent-ils émus et aussi inquiets à la vue de dix-sept accusés qui tous appartenaient aux meilleures familles de l'île ? Un peu tout cela. Les avocats ne manquèrent pas de jouer de la loi maltaise qui les autorise à récuser un jury plusieurs fois de suite. Celui qui fut finalement agréé acquitta purement et simplement les partisans de l'Italie.

PETITE ILE Sur 150 kilomètres carrés de superficie, les Maltais sont 300.000.

En 1700, ils étaient 54.000. Le grain entassé chaque année par les soins des chevaliers de l'Ordre dans les silos creusés dans le roc suffisait à nourrir la population. Un siècle plus tard, les Maltais sont 102.000, malgré la conscription octroyée par Bonaparte qui a occupé l'île et qui a besoin d'hommes pour sa campagne d'Egypte. En 1820, le pays est à un tournant : la production est déclinante, insuffisante et l'île commence une vie économique artificielle. Ce bastion au centre même de la Méditerranée est nécessaire à la Grande-Bretagne. Elle assurera désormais les besoins de l'île.

Les navires à vapeur remplacent les voiliers, l'Amirauté installe des ateliers. Avec l'ouverture du canal de Suez, l'importance de Malte grandit encore. Durant la première guerre mondiale ce ne sera pas seulement une cale de radoub et une escale de charbonnage ; l'île, Malte est alors un vaste hôpital où, sous un calme soleil, des nurses fraîches et joliment vêtues soignent les blessés des Dardanelles, de Suez, du Vardar et même des batailles de France. Au cours de cette dernière guerre, Malte aura été, au prix de sa destruction, le sanctuaire de la France, le poste avancé de l'aviation et des sous-marins anglais.

IMAGES VIVANTES des châteaux disparus

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Transformé en sucrerie par le chimiste Chapal, il fut finalement rasé avec tout de son qu'on n'en saurait même plus retrouver l'emplacement. Mais il en subsiste un souvenir ému : la papote chinoise, réplique de celle que la princesse de Galles avait fait construire, en 1762, dans les jardins royaux de Kensington.

Choiseul y fit graver sur des tables de marbre les noms des amis qui lui étaient restés fidèles. Et des inscriptions chinoises tchèques (savoir), ngen (bonité), mou (accord), y donnent les notions composantes de l'idée de reconnaissance ; on serait tenté de dire que ce furent aussi un peu les principes dont Choiseul eût voulu faire la base de sa politique étrangère.

Qu'après des destructions ou de transformations, la France soit néanmoins restée un des pays du monde qui offre à ses visiteurs le plus de merveilles architecturales et de sites étonnants du passé, c'est bien là le témoignage de l'ouïssance et de la fécondité de son génie créateur.

A. M.

Pour que Malte puisse remplir son rôle, il a convenu à la Grande-Bretagne d'assurer les frais d'entretien de l'île. Mais l'Angleterre d'aujourd'hui n'est plus celle d'hier et elle commence à faire sérieusement ses comptes. Personne n'aime payer d'impôts et les Maltais ne font pas exception. Avant la guerre pour 400.000 tonnes de marchandises importées, Malte en exportait 100.000 ; cette proportion ne s'est pas maintenue, l'industrie textile a diminué d'importance et beaucoup de Maltais ont délaissé la culture. Pendant ce temps-là, l'île continuait d'avoir un excédent annuel de 6.000 naissances dans un pays où l'Église s'oppose avec véhémence et sans difficulté à tout contrôle sur la natalité.

Nombre de Maltais ne demandent qu'à s'en aller. La grosse majorité de la population ressent l'isolement de ces sept dernières années et le malaise actuel est peut-être attribuable à cette situation. Mais où aller ? Pour que l'émigration ait un sens il faut que le nombre des départs dépasse celui de l'excédent de naissances. Les États-Unis ne prendront jamais annuellement que quelques centaines de Maltais. Ceux-ci regardent plutôt vers la Tunisie où tous ont généralement un parent ou un employeur possible, mais la France, après la question des Italiens de Tunisie, n'est nullement disposée à créer une question maltaise.

Il y a bien le reste de l'Empire britannique, l'Australie surtout, mais la porte n'est ouverte qu'à ceux qui ont un petit capital devant eux, or ce ne sont pas les capitalistes qui s'expatrient. Les Maltais tournent aussi leurs regards vers la Tripolitaine, anciennement, celle-ci fut donnée par Charles V en même temps que Malte aux Chevaliers expulsés de Rhodes. La Tripolitaine ne passa aux mains des Turcs que quelques années plus tard, mais encore faut-il qu'on ait décidé du sort de cette colonie italienne et que les Italiens aient abandonné la place.

EGLISE ET LABOUR-PARTY

Londres a donné 30 millions de livres pour la reconstruction de l'île, mais les Maltais trouvent que ce n'est pas assez. « Ce n'est jamais, disent-ils, que deux jours de dépenses de guerre ». Il faudrait, selon eux, 45 millions de livres au moins, et ils ont probablement raison. Les Maltais comprennent que l'argent puisse manquer aux Britanniques, mais prétendent qu'on aurait pu faire payer les Italiens. C'est pourquoi, sauf les partisans d'Enrico Mizi, ils n'auraient pas scrupule à aller s'installer dans les fermes laissées par les Italiens.

Ils sont mécontents de leur gouverneur, un travailliste M. Douglas, le premier gouverneur civil qu'il ait eu l'île. Les Maltais lui reprochent de ne pas se montrer assez de peu recevoir et ils se vengent en ne le saluant pas dans la rue. Ils regrettent le faste des gouvernements militaires ; ce qui est contradictoire avec leur désir de voir l'Angleterre économiser l'argent de l'île. La seule personne qui trouve grâce devant eux est le roi George VI qui est venu très simplement se promener parmi eux.

Le problème majeur est évidemment la reconstruction de l'île qui va légalement. Des 30 millions de livres donnés par la Grande-Bretagne 3 millions seulement ont été dépensés jusqu'ici. Les Maltais prêtent, non sans ironie, l'intention à leur administration de vouloir reconstruire le pays avec les intérêts seuls du capital cédé par l'Angleterre.

Ce sont les églises qui sont remises au pied les premières. Cette priorité étonnante, alors que des familles entières vivent encore dans les sbris creusés dans le roc, faute de maison, est un des signes auxquels on reconnaît la ferveur religieuse des Maltais et l'influence du clergé.

Le parti politique le mieux organisé est le parti travailliste, dont on dit qu'il recueille aux élections de 30 à 40 % des voix, mais c'est un Labour Party qui ressemble beaucoup plus au mouvement chrétien-social belge qu'au travaillisme anglais. Il ne prend avec la religion que des libertés vénielles. Le parti nationaliste qui demande le statut de Dominion (ainsi que les travaillistes se satisfont de la Constitution dans ses grandes lignes), a une certaine audience. Mais le personnage le plus important de l'île est l'archevêque, Mgr Gonzi. Son prédécesseur a pu tenir un échec une Constitution par le seul fait d'une excommunication demandée à Rome

et l'excommunication n'était rien moins que le gouverneur, c'est-à-dire le représentant dans l'île de Sa Majesté britannique et un catholique pratiquant.

Le jour où l'archevêque a condamné les bras nus, la police des autorités civiles, s'est mise aux ordres de l'archevêque et a renvoyé à la maison les jeunes femmes qui enseignaient l'édition épiscopale.

Mgr Gonzi, alors qu'il était évêque de Gozo, possédait pour favoriser l'opposition à l'administration britannique ; on pense aujourd'hui qu'il appuiera la Constitution proposée par Londres. Ainsi feront également ceux qui se sont demandés ce que Malte deviendrait avec une indépendance trop complète.

MALTE EST LIEE A L'EMPIRE

L'île est absolument en dehors des grands itinéraires maritimes du temps de paix. Si les avions britanniques l'utilisent comme relai c'est essentiellement parce qu'ils s'y trouvent en terrain anglais. Que deviendrait l'île si demain l'Amirauté britannique décidait que Malte n'a plus aucune valeur stratégique ? (Il est vrai qu'avant cela beaucoup d'années passeraient encore). Quelle flotte

viendrait alors ravitailler les 300 mille Maltais à l'étranger ? Le statut de Dominion comporte que l'insularité puisse rester neutre quand la Grande-Bretagne est en guerre. Ce fut le cas de l'Éire en 1939 et, à l'époque, l'Afrique du Sud elle-même ne décida de se ranger aux côtés de la Grande-Bretagne que par 7 voix de majorité. L'élevation de Malte au rang de Dominion marquerait la fin de l'association inaugurée en 1814 « avec le consentement de l'Europe et par la volonté des Maltais ». L'Amirauté modifierait ses plans.

L'économie de Malte ne résisterait pas à cette décision. Le sort d'une Malte, prospère est lié au destin de l'Empire. A Malte les magasins regorgent de marchandises, généralement de marque anglaise, mais qu'on ne trouve pas à Londres. Tout cela sans tickets, sans faire la queue. Les Maltais estiment que cette situation n'a rien d'extraordinaire puisque la guerre est finie, mais lorsqu'un avion se pose sur l'aérodrome de Luqa, venant d'Angleterre ou s'y rendant, c'est un rassemblement de passagers anglais vers le petit stand où, le temps de l'escale, ils achètent des chocolats, cigarettes, chocolat, savon, ovonalline, quaker ois, qui sont un luxe oublié au home, mais que l'on trouve à Malte parce que l'Empire doit être maintenu.

P. A.

Pour servir au rapprochement INTERNATIONAL

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Et ils deviennent pendant un ou deux jours, les hôtes de ceux qui nous paraissent les plus qualifiés pour les renseigner. Du côté de Reims, par exemple, s'il s'agit de vin de Champagne, dans le Mécène ou les autres crus, s'il s'agit de ces autres crus. Nous sommes organisés, en somme, pour leur donner toutes facilités, tant à Paris que dans les provinces françaises où des membres de notre association se chargent de leur montrer les beautés touristiques et les richesses de la contrée et de les mettre en relations avec les personnalités françaises intéressées par leur activité propre.

Cependant, notre rôle ne se borne pas à cela. Nous organisons nous-mêmes des voyages, des manifestations d'art, des fêtes sportives, et nous donnons notre patronage aux spectacles les plus divers, lorsqu'ils nous semblent dignes d'être présentés à nos invités étrangers.

— Avez-vous déjà élaboré un programme dans ce sens, pour la saison qui vient ?

— Certes ! Ce sera tout d'abord la présentation, par la chambre de commerce de Paris, d'un film

sur la réalisation mécanique aux U.S.A. A Paris, la présentation du film « Rebecca ».

En mai, « la Journée du golf » sur les links de St-Cloud ; l'exposition picturale de « La vie anglaise », à Paris, au musée Galliera. Enfin, la réception du roi de Suède, fête franco-suédoise, organisée en l'honneur du roi.

Le 18 juin, exactement, nous entendrons, à Paris, au théâtre de la Comédie-Française, l'orchestre de la B.B.C. de Londres, qui effectuera son premier voyage à l'étranger. A cette manifestation doit assister le président de la République.

Le 23 juin, rallye automobile et concours d'éducation à Saint-Germain.

En juin également, une réception du corps diplomatique au château de Fontainebleau.

Puis, à Versailles, une fête de nuit au bassin de Neptune. Sans préjudice de l'inauguration, au cercle des Arts d'un nouveau théâtre de poche, qui est une véritable bombonnière.

Et puis, des voyages, dont le premier, en mai, permettra à nos hôtes, parmi lesquels on compte plusieurs diplomates, des membres de la presse étrangère et des personnalités de la colonie étrangère de Paris, de visiter les principaux châteaux de la Gironde : Yquem, Haut-Brion, Mouton-Rothschild, et d'autres domaines, de réputation mondiale. A Bordeaux, ils seront reçus à la chambre de commerce où sera servi un grand déjeuner, au golf bordelais, à l'Association France-Angleterre, au syndicat des vins, etc.

Un dîner aux chandelles, avec un menu soigneusement bordelais, les réunira dans les chais d'une grande maison de la Place. Enfin, en dehors de ces manifestations, officielles, les invités du comité d'accueil pourront apprécier la traditionnelle hospitalité bordelaise, chez des particuliers de la ville. En bref, pendant cette rapide excursion, les personnalités étrangères qui y participeront apprendront à connaître et à aimer les charmes de Bordeaux et de la Gironde.

— Votre comité fait preuve d'un grand dynamisme...

— Il le faut, continue M. Rodet, car nous sommes de parfaits amateurs aux demandes les plus impérieuses.

— Par exemple ?

— Par exemple ceci : dernièrement, deux jeunes ménages canadiens manifestèrent le désir d'assister à une chasse à courre... Nous n'avions, réellement pas par à cette éventualité. Cependant, par l'intermédiaire d'un membre de notre comité, nous avons pu obtenir d'un de ses amis de Bretagne qu'il accède au désir de nos sympathiques canadiens.

Invités en Bretagne à cette occasion, une chasse fut organisée pour eux. Ils demeurèrent trois jours, chez l'un en question, et revinrent enthousiasmés de l'accueil qui leur avait été fait.

Tel est, dans les grandes lignes, le but et le programme du comité d'accueil de France.

R. D.

UN TOURNOI DE BRIDGE AU PIED DES PYRAMIDES

Le jeu de bridge n'a point connu dans les bouleversements de la guerre. Au contraire, le nombre de ses adeptes va toujours croissant. Dans les deux continents, et jusque dans les coins les plus reculés du monde, là où la civilisation occidentale n'a poussé encore qu'une pointe avancée, les fervents du bridge sont de plus en plus nombreux à se retrouver autour d'une table, les cartes colorées aux doigts, pour oublier leurs soucis et s'abstraire de leurs préoccupations quotidiennes.

Que de chemin parcouru depuis le whist, réservé à une faible minorité de Britanniques et de Français, mais dont M. de Talleyrand disait déjà que l'appréhension « est le seul moyen de se préparer à une vieillesse heureuse ». Que de chemin parcouru aussi depuis l'adoption du whist, le bridge simple, dont le pratique, avant la guerre de 1914, suffisait à faire taire les joueurs de whist.

Il y a eu, depuis, le bridge aux enchères, ou Auction Bridge, devenu par la suite le « bridge plébéien ». Puis est venu le « bridge contract », qui, beaucoup plus sévère, étendant ses conquêtes, règne seul en maître désormais.

En même temps, l'organisation du bridge s'est perfectionnée, en prenant modèle sur les fédérations sportives et en adaptant la terminologie du sport. Le bridge a maintenant, comme le tennis, ses joueurs classés en séries selon leur valeur, ses études, ses comités, ses fédérations nationales, ses comités groupés en fédérations internationales, ses championnats, ses tournois, ses matches-défis dont le retentissement est parfois grand dans les milieux élégants de toutes les capitales du monde sans compter les pratiquants indépendants, indifférents à la gloire, qui se contentent de jouer en famille ou avec des amis.

On parle encore, dans les cercles renommés, de ce fameux match joué à Paris, voici une quinzaine d'années, entre l'équipe française de Culbertson et l'équipe française de Pierre Bellanger. Pierre Bellanger défendait le bridge plébéien classique. Ely Culbertson venait de lancer le bridge-contract, et de même coup la méthode qu'il avait créée. Il présentait, grâce à cette méthode, battre l'équipe Bellanger sur son propre terrain. Le bridge plébéien. Aucun enseignement ne servit de la lutte, puisque le match fut interrompu à la suite d'une erreur dans la distribution des cartes.

Mais Ely Culbertson n'est pas moins imposé, ses idées et les répandues avec un art admirable de la publicité. Ses livres, ses leçons, ses professeurs diplômés ont entraîné l'univers des joueurs de bridge dans un tourbillon. Et le bridge contract est roi. Après quoi, Culbertson, esprit subtil et audacieux, a tenté vers d'autres tâches. Ne vient-il pas d'écrire un livre de politique internationale, où il indique au président Truman, une méthode, signée Culbertson, pour jouer le jeu diplomatique ?

La Fédération française, fondée il y a quelque quinze ans, a la chance d'avoir à sa tête un amateur précieux : le baron de Nexon, qui appartient à la fois au monde élégant, au monde hippique et au monde des affaires. Il est aussi

l'un des meilleurs joueurs de bridge français. Enfin, il sait non seulement jouer le jeu, mais l'enseigner. Avec son ami Pierre Alberton, autre joueur célèbre, il a trouvé le temps, au milieu de ses obligations multiples, d'édifier une méthode, différente de celle d'Ely Culbertson déjà répandue, et qui, en France, semble donner d'excellents résultats.

On joue assidûment au bridge en Egypte. Et quand la Fédération égyptienne résolut d'organiser le premier grand tournoi international — on pourrait dire inter-continental — d'après guerre, c'est au baron de Nexon, tout naturellement, qu'elle adressa ses invitations.

Malgré toutes les difficultés du voyage, une équipe française, formée de cinq membres, partit donc pour l'Egypte. Elle y joua trois matches qui se soldèrent par trois victoires : contre l'équipe d'Alexandrie, contre l'équipe du Caire et contre l'équipe d'Egypte.

La première partie, contre Alexandrie sur 72 cartes, fut mouvementée. Au quart de match, après 16 cartes, Alexandrie menait par 1.000 points. Mais à la mi-temps, les Français avaient rattrapé leur retard, plus de 800 points. Enfin, au cours de la seconde mi-temps, les Français augmentèrent leur avantage, pour gagner finalement par 2.720 points.

Le match contre Le Caire fut moins fertile en émotions. Les Français eurent dès le début un avantage assez net, mais qui alla en augmentant et leur donna la victoire avec 1.000 points.

Enfin, contre l'équipe d'Egypte, en 100 cartes, les Français, lors des 72 premières cartes, acquirent un avantage de 2.910 points ! Les compagnons de M. de Nexon se ressaisirent et rat-

èrent, au cours de la seconde manche de 28 cartes, 2.250 points. Bataille encore à combler un retard de 660 points. Mais leur esprit était désormais soulagé. Au contraire, chez les joueurs égyptiens, très brillants individuellement, un manque de cohésion s'affirmait, dont profiteront leurs adversaires. Et les joueurs français l'emportèrent finalement par l'éloquent score de 4.300 points.

Le baron de Nexon lui-même, en ces termes, le philosophe des trois matches :

« Le bridge est un jeu qui demande à être joué simplement. Il ne s'agit pas de jouer des coups brillants. Il s'agit de faire mieux de l'autre que les autres ne peuvent pas faire. Un coup malin qui ne réussit pas peut coûter le gain d'un tournoi. »

Le baron de Nexon et ses compagnons ont pu rapporter d'Egypte que le jeu de la victoire. Ils en ont rapporté aussi de merveilleux souvenirs. Grâce à l'atmosphère et à la camaraderie de leurs frères égyptiens, leur visite s'est transformée en voyage de courtes de fêtes. La Vallée des Rois, les Pyramides, le lac Kasaba ont servi tour à tour de décor aux parties et aux réceptions qui les accueillirent. Des amitiés solides, comparables à celles qu'on trouve dans les milieux sportifs, sont nées entre gens de nationalités, de races, de religions différentes, à propos du bridge. N'est-ce pas tout à l'éloge de ce jeu ?

On peut le dire sans exagérer : le bridge est devenu une institution universelle. C'est une sorte de culte dont les participants, unis par des liens spirituels, ont des pensées communes, un langage à eux, un domaine où tous ont les mêmes façons de réagir et de se comporter.

Pierre LORME

Le langage des murs de Paris

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Murs du moyen âge élevés de pierres, murs Renaissance à niches et à vases ; murs du grand siècle, à colonnades ordonnées ; murs de l'Empire au fronton triangulaire ; murs clairs et à peine décorés de la Restauration ; murs de 1830, copies solides de tous les styles ; murs en plâtras de 1890, d'où surgissent, de glâtres toitures, des salades couronnées d'iris et que nous laissons, pourant à cause des grands-parents qui nous apparaissent dans le « box-window » suspendu au-dessus de la rue ; murs sans

aux bords de clinique, qui protègent un nouveau rythme de vie, quelle variété et aussi quelle continuité dans l'héritage parisien !

Mais, poudrés de saupêches ou fâcheusement recouverts, les murs jadis respectés se sont, au XIXe siècle, habillés d'affiches, et la publicité en a fait, pour son usage, une palette de couleurs vives, éloquentes, éphémères. Le mur s'éleva des pavés pour, éclaboussé de carreaux et d'azur, leur a apporté le jeu des grilles et des bûches. Après le blanc et le noir de Balzac, de Nerval, de Gruyville, consacré aux spectacles, il y eut Châtré et son feu d'artifice, ses Parigotes aux jupes rouges, aux jambes fines, jetées en pirouettes.

RESERVE D'ENERGIE

Au sujet du prix de revient de l'énergie atomique, les opinions semblent différer en Amérique. Une revue française a rapporté dernièrement l'opinion de M. E. V. Murphree, vice-président de la Standard Oil Development Co, qui paraît très optimiste. D'après cette personnalité, l'énergie atomique transformée, par exemple, en électricité serait très bon marché.

Il y a, sur Mecha, ses satellites en sinistre, aux temps des Grecs ; Gravel, Bois, Willette et son Montmartre ; Stieglitz et ses pierriers réalistes ; Toulouse-Lautrec et sa gaillardise de lanternes vénitienes autour de Rose Avril et de la Goulou. Puis Capelle et ses femmes aux longues jambes. Enfin Cassandre, Paul Colin et la grande vague du cubisme. Aujourd'hui, se renouvellent et se succèdent sur cette cimaise, les acrobates, les danseuses, les voix d'or ; ce sont les murs qui présentent à Paris leurs idées d'un jour. Mais, barbelés ou amovables, ou seuls et neutres comme certains visages, ou encore tout seuls et joyeux, parés de réseaux aériens et de lampes fleuries, les murs de Paris nous observent et nous parlent. Et c'est un langage ému par ce qui se conçoit dans la poésie, l'histoire, la langue via l'écriture d'un peuple, souvent, après une éducation le long des siècles, c'est sous le charme de ces récits, de ces confessions, de ces confidences, que nous retrouvons un legs devenu soudain plus cher, plus important par son seul voisinage.

A. B.

UNE AMITIE AMOUREUSE

FERSEN

M. CHARLES KUNSTLER n'est pas un historien de métier. Mais il a des clartés de tout, à l'image de « l'honnête homme » du XVIII^e siècle. On peut lui demander de traiter n'importe quel sujet. S'il accepte de le faire, il ne tarde pas à le vivre avec une conscience dont rien n'altère jamais la mesure. S'effaçant en toute humilité derrière son érudition, qui est grande et diverse, il donne parfois l'impression d'être prêt à s'excuser d'en avoir. Cette modestie dans le savoir émane de ses moindres écrits. Tous sont pleins de grâce et de légèreté, de substance et de retenue. Il les pare d'une beauté qui puise sa perfection dans l'équilibre d'une intelligence aérée, qui se veut toujours aussi impartiale que possible. Chacun de ses ouvrages confirme la variété et la solidité de la culture et du talent de cet humaniste, qui passe avec une souplesse et minutieuse maîtrise des Amours de François Villon — biographie romancée dont la trame est tissée des meilleurs travaux consacrés à ce grand poète — à la Fénêlaine aux Trois Miracles, petit chef-d'œuvre de style français, par exemple, un ruisseau d'or coulant — et de Watteau l'Enchanter, magicien de la palette, à la Vie privée de Marie-Antoinette, qui est une merveille par la sûreté de sa documentation et le tact qui a présidé à son emploi.

Il est tout naturel que M. Charles Kunstler soit passé de Marie-Antoinette à l'homme qui a été certainement le meilleur ami qu'elle ait jamais eu. L'ouvrage qu'il vient de publier, Fersen et son Secrétaire, a une pudeur, est d'une dignité et d'une noblesse qui honorent son auteur. Rien des méandres du pauvre cœur humain ne lui est étranger.

Il connaît ses grandeurs, ses faiblesses, ses obscurités, ses illuminations. Mais suppositions et hypothèses ne sont, à ses yeux, que regards sans fondement. Il cherche moins à attaquer ou à défendre tel ou telle, qu'à établir, textes en main, la réalité, la vérité.

On veut que la femme de Louis XVI ait été la maîtresse du beau Suard, jeune, grand, vigoureux, bien découplé, aux magnifiques yeux bleus pleins de lumière, aussi séduisant que poli, aussi poli que secret, qui devint la conquête des plus belles femmes de Paris dès qu'il y parut, dans les derniers jours de 1773. Les libelles diffamatoires de l'époque lui ont prêté bien d'autres abandons.

« Volupté », déclarent Edmond et Jules de Goncourt dans un des chapitres de la Femme du XVIII^e siècle, c'est son secret, son charme, son âme. Il respire la volupté, il la dégage. Elle est son élément, sa vie et son génie. Elle circule dans son cœur, dans ses veines, dans sa tête.

Elle répand l'enchantement dans ses goûts, dans ses habitudes, dans ses moeurs et dans ses œuvres. Et Jules et Edmond de Goncourt d'ajouter, un peu plus loin : « On se quittait heureux en s'éloignant. On avait été heureux de s'avoir plus ». Alors s'ouvrait devant la femme la carrière des expériences. Elle y entraînait en s'y jetant, et y voulait dans les chutes, demandant l'amour à des esprits, à des goûts,

à des fantaisies, à tout ce qui trompe l'amour, l'étonne et le laisse, plus flattée d'inspirer le désir que le respect, tantôt quittant, tantôt quittée, et prenant un amant comme un meuble à la mode.

Il faut, malgré tout, se garder de croire les Goncourt sur parole. Leur XVIII^e siècle n'est pas tout le XVIII^e siècle. Il y en a un autre, que Frontis Funck-Brentano a mis en lumière dans L'Anéen Régime. G. Lenôtre dans Gens de la Vieille France et Edmond Pilon dans la Vie de Famille au XVIII^e siècle. Immense était le nombre des braves gens vivant à côté d'une minorité dissolue, qui ne pensait qu'aux plaisirs.

Ce monde, voué à son insu à la proche épreuve de la révolution et du sang, regorgeait de femmes de caractère élevé, dont l'affectuosité s'agissait ne cessait de donner l'exemple dans le cadre uni du foyer, où la venue désirée de l'enfant assurait le salut de la société noble et bourgeoise, aussi bien à Paris qu'en province, une fois sorti du cercle étroit de la cour.

Il ne faut pas oublier non plus qu'on était alors fier de « sensibilité » et que cette sensibilité — qui se manifestait, par exemple, dans des comédies larmoyantes du genre de celles que Nivelle de La Chaussée avait naguère mises à la mode, ou des romans comme le fameux Paul et Virginie, de Bernardin de Saint-Pierre — avait, en partie, restitué à l'amour le prestige dont l'avait privé autrefois le Roman de la Rose.

Fersen et Marie-Antoinette étaient tout pénétrés de ces beaux sentiments et de cette sensibilité. Ces deux amants — il faut donner à ce mot le sens spécial qu'il avait au moyen âge — s'aimaient d'amitié amoureuse, non pas à la façon de Tristan et Iseult, mais à la façon de Roland et de la belle Aude. Tout le prouve, et les aveux qu'on trouve dans leurs lettres, et leurs larmes.

On aurait tort de chercher à faire avouer aux textes ce qu'ils taissent. Marie-Antoinette, amante dans tout ce que ce terme a de fort et de restrictif à la fois, avait trop le sens de l'honneur de son foyer et de son devoir pour se laisser aller aux suprêmes abandonnements de l'amour, dans les bras de son amant d'élection. Cornélie dans l'âme, et prisonnière, de sa grandeur, elle sut prouver, en demeurant jusqu'au bout la passion qui la dévorait, que Mirabeau lui avait rendu le plus éclatant hommage en disant d'elle : « Le roi n'a qu'un homme, c'est sa femme ».

Elle ne s'était longtemps démenée et agitée que pour échapper au chômage sexuel, à l'intolérable virginité qui avait été son lot, du fait de son mari, roi timide et dévoué à l'extrême. Il était malheureusement trop tard lorsque des maternités successives la rendirent enfin à sa nature profonde. On l'avait, simple dauphine, reine et mère, ou l'exécrait.

Elle ne fut plus que l'Autrichienne ou la boulangère, avant de devenir la veuve Capet. C'est alors que, montrant la très grande reine qui, dans l'adversité, cette simple, naturelle et constante grandeur qui est comme la respiration de la vraie noblesse d'âme. Les derniers mois et les derniers jours de sa vie furent d'une sainte qui se re-

fuse à déchoir et y parvient sans effort.

Elle mourut en martyre et en reine, en dédiant ses dernières pensées à l'infortuné Louis XVI, qui lui avait laissé l'exemple de sa mort, à ses enfants qu'elle adorait, et aussi à Fersen, dont l'amitié amoureuse lui avait permis de traverser la majeure partie du cyclone révolutionnaire avec une grande flamme au cœur, et sans doute de secrets espoirs d'évasion.

La vie de célibataire que Fersen, grand maréchal de la cour du roi de Suède, mena jusqu'au jour où il fut assassiné par des adversaires politiques trop bornés pour comprendre que la froideur qu'il témoignait à tous et en tout, et l'excessive hauteur avec laquelle il remplissait les devoirs de sa charge, signifiaient que ce grand seigneur avait trouvé ainsi le moyen de porter le deuil d'une présence immatérielle : cette vie

droite et stricte magnifie à jamais la mémoire de ce prince qui resta fidèle, jusqu'à sa fin tragique, à la seule personne à laquelle il aurait voulu être.

Il semble qu'en ce pudique aveu on ait le ciel du secret de Fersen et de Marie-Antoinette. On doit savoir gré à M. Charles Kunstler de la piété compréhensive et de l'élévation de pensée qu'il a apportées dans l'exposé d'un de ces mystères historiques qui ont le don de provoquer les controverses passionnées des chercheurs et des curieux. Les romans ne se terminent pas toujours comme on voudrait les voir se terminer. Celui de Marie-Antoinette prend fin sous le couperet de la guillotine, celui de Fersen lors d'une évasion. On ne sait rien de plus. Tout le reste n'est que colonnades de pamphlétaires, diffamations tendancieuses et littérature.



JEAN COCTEAU appartient au tout Paris, aux salons littéraires ou pas mais où la comédie efface le naturel. Ecrivain, poète, acteur dramatique, dessinateur, peintre, metteur en scène, chanteur et peut-être demain couturier ou constructeur d'avions.

JEAN COCTEAU

magicien de l'art ou le touche à tout

son talent, car Cocteau porte sur son masque mobile, dans son corps nerveux, dans sa voix qu'il sait belle, dans les contours de ses mains de poète qu'il sait admirables, la marque du talent, de l'esprit et le sens du spectacle.

Son film d'avant-garde « Le sang de poète », a profondément transformé les conceptions cinématographiques de l'époque. Ses pièces de théâtre, comme « Les parents terribles », ou « Le machine à écrire », ont eu le grand retentissement. Sa nouvelle pièce « L'Aigle à deux têtes » lui a actuellement couronné Paris, et son ballet « Le linceul blanc et le mort » créé par la compagnie des ballets des Champs-Élysées a ravi les connaisseurs.

Il faut aussi inscrire à son actif son dernier film « La belle et le bête », œuvre brève mais aux réalisations remarquables.

Jean Cocteau est, en quelque sorte, le magicien de l'art, un magicien habile, l'instinct terrible de notre époque que les grandes personnes prennent au sérieux parce qu'elles sont laisses des quelques qu'on leur offre ailleurs sous l'étiquette de chat-d'œuvre.

J. L.

GRANDEUR ET DECADENCE DES CAFES LITTERAIRES

Un chroniqueur à la mode affirmait jadis, non sans raison, que l'on pouvait écrire une histoire presque complète de Paris, en limitant l'étude de la capitale à celle de ses cafés. Qu'on se voie pas la en sensible et facile paradoxe. De tout temps, en France, le café a été un lieu de rencontres et de rendez-vous, où se sont groupés et se groupent parfois encore, les amis, les sympathiques, les communiés d'idées et de sentiments. En 1843, nous rapporte M. Georges de Wissant, historien des Cafés et Cabarets d'autrefois, un anglais intitulait le café : « l'habitation la plus soignée de la France ». En fait, il est possible, sinon probable, que le café, répondant à un besoin humain d'appartenance, ait joué un rôle important dans bien d'autres pays : mais il a acquis, en France, et à Paris en particulier, une valeur et l'on peut dire : littéraire, qui le classe comme élément historique.

C'est ainsi que dans son remarquable ouvrage sur l'Époque Réaliste et Naturaliste, M. René Dussouché a accordé un vivant chapitre aux « Cafés et Brasseries littéraires », et renonce à simplement dénombrer tous les établissements où siègèrent, par exemple, les Réalistes groupés autour de Courbet, les Symbolistes ou les Parnassiens. Mais il rappelle le Mémorandum que rédigeait le bohème d'Henri Murger, la Régence que hanta Musset, ou encore la Rotonde où Courbet préchait la doctrine de Fourier, et bien d'autres cabarets aux enseignes étonnantes, où se débattaient de grands problèmes d'art et d'esthétique et d'où partirent maints courants innovateurs. Des noms de cafés, de brasseries et de cabarets se sont perpétués jusqu'à nos jours, très représentatifs de traditions de bon-parler, de libre-pensée et franches lippées : le Vaucluse où Jean Moréas débata son œuvre posthume ; « Le café », écrit Antoine Arago, a représenté pour lui le rendez-vous de toute conversation, le salons naturel de la poésie et de la littérature. A ce « Vaucluse » venait aussi Emile Faguet, demeuré très « vieux étudiant » et qui y lisait ses livres au milieu de brochets. La Choeuse des Lilles existe encore, elle fut, à la fin du XVIII^e siècle, le lieu de réunion des étudiants et des grisettes, avant de devenir le centre d'un groupe de poètes, dont Paul Fort fut « le Prince ». Au souvenir de François Coppée s'attache le nom de Café des Oiseaux. Enfin, l'histoire du Chat Noir illustre suffisamment la vogue de ces cabarets, où débattaient tant de vrais talents pour aboutir au Lapin Agile et autres succédanés désormais un peu trépassés.

Le Café des Variétés, la Maison Dorée, le Café Doreau, demeurant encore chers au cœur de tous les amateurs de la petite histoire parisienne, de même que le Grand U, et le terrassier Toront qui a donné à Paul Souday l'occasion de créer un néologisme : le « louchisme » pour désigner une spécialité de l'esprit français, soit d'un certain obscurantisme à base de calembours.

Le café a assurément subi depuis trente ans, sinon une décadence, du moins les effets d'une sensible évolution. — et surtout le café littéraire où selon une amusante définition, « on cause plus qu'on ne boit ». Dans Paris, se sont multipliés les petits bars discrets, décorés comme des bombonnières — et que, le premier, chanta P.J. Toulet — ; ils s'ap-

pellent plus les grandes réunions tumultueuses. La vulgarisation du livre est un des traits d'une homogénéité à son déclin, d'une part ; mais, de l'autre, il est un fait que les habitudes ont profondément changé et que le métier d'écrire s'est lui-même « embourgeoisé ». Enfin, les plus célèbres cafés de boulevard — ou continuant de venir se délecter les étudiants de tous les pays — empruntant à de très modernes décorations l'allure de « grandes boîtes » où l'on se retrouve plus les calmes commodités d'une époque où l'on avait le temps de bavarder. Géographiquement aussi, les cafés se sont « déplacés ». Jusqu'en 1914, ceux de Montmartre avaient la côte littéraire ; puis vint l'ère de ceux de Montparnasse ; la Rotonde, la Coupole ont une gloire internationale et ont groupé à leur tour, poètes et surtout penseurs et artistes. A l'heure actuelle, les grands cafés des Champs-Élysées ont mobilisé les boîtes. Seul, un îlot littéraire subsiste aux abords de Saint-Germain-des-Près, avec Lipp les Deux Magots et le Café de Flore.

Dans ce vénérable quartier où l'antiquaire voisine avec le libraire, où les galeries d'art alternent avec les marchands d'estampes et les magasins de piété, et où des congrégations mettent dans la rue beaucoup de noirs costumes, il semble qu'indistinctement les derniers tenants des cafés littéraires soient venus chercher le calme et la tranquillité, à moins que des groupes littéraires étonnés ne se cherchent querelle. Face à la vieille église de Saint-Germain et au presbytère converti de librairie, le terrassier des Deux-Magots bénéficie d'un emplacement privilégié, à deux pas de la célèbre librairie d'Henri Martineau, désormais attentif du café érudition. Il semble que l'animation de la grand-ville y soit moins soumise qu'ailleurs et qu'un air d'aristocratie plane sur tous les promeneurs, tandis que les véhicules ralentissent leur course et assourdisent leur vacarme. Aux Deux-Magots, se succèdent les derniers surréalistes ; puis — de la tendance de M. André Breton, dans les convictions, après un long séjour en Amérique, n'est pas changé. A quelques mètres, au Café de Flore, s'établit le quartier général des existentialistes, dont le temple Jean-Paul Sartre-Simone de Beauvoir assure la direction et entretient le rôle. Les salles de café Lipp connaissent moins d'animation littéraire. La « vieille garde » n'y tient que des années hebdomadaires avec André Billy, Léon Lagrange, Francis Carco, Alexandre Arnoux, Yves Guéhen, André Berry, Charles Trahan, Réunion de vieux et jeunes camarades sans signification précise. Il faut le dire, le cœur n'y est plus ; les derniers relapses artistiques « mouvements » à la clientèle restreinte et d'un avenir bien sombre, en dépit des ardeurs déployées.

Sans doute, le café littéraire n'a pas fait complètement son temps ; il en subsiste de rares échantillons, comme des témoins d'un âge révolu. Les nécessités de la vie moderne obligent les amis de Mous et des Nodés à plus de discipline et à des travaux plus sérieux. Le temps à perdre — ou à gagner — est plus limité. C'est plus volontiers dans des déjeuners ou des dîners que se groupent hommes de lettres et artistes, et prendre un pot « est devenu une opération rapide, là où nos pères entraient de controverses » la religion du look bien tiré.

Pierre DESCAVES.

LA SINCÉRITÉ

A la lumière de nos modernes éclatés, le classicisme et le romantisme apparaissent comme des lueurs de la pensée. L'un traitait, en toute rigueur, de l'homme, l'autre exaltait l'égoïsme et l'amour de soi : deux manières d'ignorer les hommes et de s'évader du réel.

Le réalisme, lui, refuse ce mensonge. Il vise à la lucidité, à la sincérité. Dans un monde dur, peu favorable aux illusions de la jeunesse, il veut que l'homme, reconquant aux prestiges de la métaphysique ou de l'inspiration, sache regarder en face sa propre vérité.

L'intention est belle, la difficulté commence quand il s'agit de définir ce que peut être la vérité d'un homme ; c'est-à-dire quand on aborde le problème de la méthode. La réflexion fait alors apparaître deux formes de réalisme, selon qu'on veut concevoir la réalité comme ce qui est ou comme ce qui se fait, comme un état ou comme une réalisation.

Dans le premier cas, la sincérité n'est plus très loin du cynisme : bien avant M. Sartre — et de façon beaucoup plus gratuite — les hommes se livraient, en la personne de certains d'entre eux qui se disaient écrivains, à l'exhibitionnisme par procuration ; penchant très lié à celui du sadisme collectif, qui, sous le couvert d'un scrupule de sincérité documentaire, se donne libre cours dans la contemplation des photographies de suppliciés. Ce masochisme intellectuel était, paraît-il, une des formes les plus remarquables du courage. C'était à coup sûr une des formes les plus algues de l'insincérité.

Si la réalité humaine relevait de la pure constatation, l'esprit humain lui-même, notre esprit, ne serait plus là pour effectuer la constatation. Quand le penseur se transforme, en miroir, il prend une attitude, et cette attitude consiste à renier le mouvement de pensée qui lui permettrait de se saisir lui-même, c'est-à-dire de se prendre et de se comprendre à la fois. Cette attitude veut être aussi positive que celle du savant en face de ses appareils de mesure : elle n'est que positivité, car elle systématise un point de vue d'indifférence auquel le savant lui-même a dû finalement renoncer.

Comme l'ont récemment rappelé les philosophes qui s'attachent à comprendre le sens des démarches scientifiques, « l'objectivité n'est pas dans l'objet, elle est dans la méthode d'objectivation ».

Elle n'est pas donnée dans le simple regard, elle procède d'un travail de l'esprit qu'il serait étrange, dans le résultat, de vouloir passer sous silence au nom de quelque exigence d'authenticité. Auguste Comte présentait la psychologie parce que la psychologie fausse sa couleur au moment même où il l'étudie en couleur : il méconnaissait dans cette critique le plus bel hommage qu'on puisse rendre à l'esprit, celui de n'être pas une simple plaque sensible.

LA SINCÉRITÉ

A vrai dire, nier l'esprit — lui refuser l'efficacité — c'est toujours confesser l'esprit. C'est prendre une attitude qui dénonce son pouvoir. L'esprit ne peut qu'il ne transforme sans cesse ce qui est, qu'il ne réalise à sa façon. Le mensonge n'est pas dans cette réalisation : hors d'elle, la question de vérité ne se pose même pas. La sincérité n'est pas dans le refus ; quand Narcisse se penche sur la fontaine, il ne découvre Narcisse dans cette réflexion qu'au prix d'y réfléchir. L'image

par FRANCIS JEANSON

n'est rien, dont l'esprit ne fait rien ; la réalité humaine n'est pas une donnée, elle est à conquérir. Le plus humble des faits est toujours en quelque façon notre œuvre, et ce fait même de notre existence dépend de ce que nous en faisons : jusqu'à la mort, nous n'en finissons pas de la faire.

Mais le réalisme n'accepte d'être de sa position première qu'en se réservant de signaler que cette prétendue contribution de nous par nous-mêmes n'est qu'une série d'échecs. Fidèle à son courage, il placera la réalité non plus dans les états eux-mêmes, dans les apparences statiques, mais dans l'absurdité du mouvement.

Redoutant les illusions, les espoirs chimériques, s'efforçant toujours à la sincérité, il « constate » la vanité des efforts de l'esprit pour découvrir un sens à cette vie. N'imaginant pas d'issue valable entre les diverses métaphysiques et le refus obstiné de la conscience, il montera sa hanche de l'artificiel en fondant sur la pure « évidence » de l'absurde la dignité que l'homme doit trouver dans sa révolte, lucide.

Il résistera à définir ce que sont évidence pure et lucidité : M. Camus, le philosophe de l'absurde, s'en charge pour nous en nous faisant remarquer, d'une part, qu'il s'agit d'un choc auquel on ne peut se dérober, d'une certitude imposée par notre condition même, et, d'autre part, qu'on ne peut maintenir la conscience de l'absurde qu'au prix de ce qu'on ne peut pas consentir. C'est retirer de la main droite ce qu'on accorde de la gauche, et c'est reconnaître l'artificialité d'une évidence exigente, pour subsister, cette attitude éminemment active de la révolte — que justement elle avait prétendu fonder.

L'absurde n'est pas. S'il était, nous ne penserions pas à le définir. C'est en le définissant que nous le faisons apparaître, en même temps que notre pouvoir — d'où il procède — de donner ou de refuser un sens à cette vie. Et ce serait bien diviniser l'absurde que d'en faire un point de départ, alors qu'il ne saurait être que le résultat d'une opération de l'esprit, d'une « absurdification » : cette sorte de « religion vocative » de l'absurde serait un renoncement de l'esprit, trahissant sa vocation d'auteur et d'acteur pour se confier celle de pur spectateur ; double trahison incohérente, puisque ce spectateur en profite aussitôt pour s'agiter dans son fauteuil, se révolter contre un spectacle devenu étranger, et désirer enfin, en dehors de toute responsabilité, jouir de la totale disponibilité du pur acteur que son action n'engage pas.

Il y a là, semble-t-il, quelque tricherie : non point de l'esclave envers son maître, mais de l'homme vis-à-vis de lui-même, dans la mesure où il prétend assurer sa dignité quand il est précisément en train de lui retirer toute signification. Demandant que l'homme vive « sans appel », rejetant tout recours à Dieu comme un réajustement de l'unique certitude, M. Camus ne commet-il pas la contradiction d'envisager cependant la vie humaine du point de vue d'un dieu — et de se décharger sur l'absurdité et l'absence d'échec absolu qu'elle pourrait avoir au regard de ce dieu, du poids que représenterait pour l'homme sa patiente mise en œuvre ? En quel son humanisme pourrait bien n'être qu'un antithéologisme, un humanisme par réaction, un défi.

Mais l'homme, aussi longtemps qu'il vit, ne peut connaître que des échecs relatifs : encore ne saurait-il jamais les envisager en tant qu'échecs s'il n'avait assez souvent conscience d'y être pour quelque chose.

Il reste que la responsabilité elle-même n'est pas donnée. Et si l'on tient à notre « nature », nous sommes innocents. Mais nous ne le sommes pas « irréparablement ». Nous ne sommes pas cette nature, nous sommes essentiellement cette conscience qui a le pouvoir de l'assumer, de la faire sienne. Ce pouvoir n'apparaît point aussi nettement à chacun d'entre nous. A nous, selon les occasions, de nous en convaincre, puis de nous décider : il n'est pas évident que nous nous serons responsables ; la grandeur de la vocation humaine — et sa véritable réalité — est d'être une vocation. Il y a des appels auxquels on peut rester sourd.

Le poète, parfois, refuse son inspiration ; s'il la refuse sous prétexte qu'elle est due au hasard, c'est qu'il méconnaît son propre rôle — qui est d'imposer artificiellement une forme à ce hasard. Le seul valable réalisme est un artificialisme. La véritable sincérité, n'est pas spontanée : elle est à conquérir, dans le sens d'un engagement conscient, d'un parti pris vécu. Pour se connaître, il faut se faire.

